

LES
DERNIÈRES REPRÉSENTATIONS
de Mystères dans nos Campagnes

Par M. L.-A. BENAUT.

Les Mystères du moyen âge sont restés célèbres en France; du quatorzième siècle jusqu'au milieu du seizième, les Compiègnois ont vu jouer et joué eux-mêmes les grandes scènes de l'ancien et du nouveau Testament, de la vie des Saints et même des Comédies et des Drames empruntés à l'histoire nationale.

Plusieurs de nos collègues des plus qualifiés, et en première ligne, M. le président Sorel, vous ont entretenus de ces sujets intéressants, curieux, moraux, généralement, et qui indiquent, d'une manière exacte, le degré de civilisation du peuple à des époques déterminées.

Je voudrais aujourd'hui tenter de vous retracer les dernières représentations des scènes bibliques, des Mystères, de la vie des Saints, telles que je les ai vu jouer il y a plus d'un demi-siècle dans les villages des environs de Compiègne et qui en ont disparu définitivement avec l'année terrible.

A Compiègne même, vers 1840, la foire des Capucins comportait souvent des théâtres où se jouaient la Passion en 10 ou 12 actes, la Résurrection, Joseph vendu par ses frères, Geneviève de Brabant, Paul et Virginie et autres pièces empruntées aux théâtres de la banlieue de Paris.

Mais ces drames et ces comédies foraines étaient, relativement, des pièces à grand spectacle, en comparaison de celles qui faisaient les délices de nos jeunes années dans un gros village situé à trois lieues de Compiègne, et illustré par plusieurs voyages de Jeanne d'Arc.

Quand, tous les trois ou quatre ans, on annonçait à Elincourt-Sainte-Marguerite l'arrivée de la troupe de M. Lécaillon, composée du père, de la mère, et de deux jeunes filles, toute la commune était en émoi, surtout les écoliers et les écolières, au nombre d'une centaine, réunis en une seule classe et sous la direction d'un seul maître.

On savait que la famille Lécaillon allait donner pendant une semaine, et chaque soir en représentation, un drame et une pièce comique et cela suffisait pour exalter tous les cœurs et remuer toutes les têtes.

Le mobilier ambulante du père Lécaillon se composait d'une espèce de roulotte, d'une haridelle et de trois ou quatre caisses contenant les ustensiles de cuisine, les décors du théâtre, les costumes des nombreux personnages... en bois peint, appelés par nous marmousets. Selon l'accoutrement, le même sujet jouait tantôt un rôle d'apôtre, tantôt celui d'un des fils de Jacob ; l'ange du jardin des oliviers était un autre soir métamorphosé en ange des ténèbres dans la tentation de Saint-Antoine, dont le compagnon et le fou rire général étaient de tradition dans toutes les étapes du père Lécaillon.

La passion de N. S. J.-C. était la pièce de résistance du répertoire de la troupe lorraine, car la famille Lécaillon habitait le pays de Jeanne d'Arc, province qui fournissait à la Picardie également à la même époque ces savetiers ambulants disparus de nos villages avec les passionnaires de 1840 à 1870.

Les drames dont nous parlons et qui ame-

naient au spectacle, non seulement les enfants, mais successivement tout le village, souvent le maître d'école et même le curé, étaient joués par des marionnettes tenues par les quatre personnes de la famille nomade, qui, changeant de timbre de voix, rendaient l'illusion très suffisante pour les spectateurs pénétrés d'avance et bientôt enlevés par les acteurs. Les gestes joints à l'éloquence, ou au moins à la loquacité des interprètes, soulevaient à chaque instant les bravos ou l'assentiment de la salle entière. Bien des fois aussi les enfants sanglotaient et les femmes pleuraient avec Véronique, avec la mère du Christ au Calvaire, avec les saintes femmes et saint Jean au pied de la croix du Golgotha.

La scène assez étroite sur laquelle évoluaient souvent une vingtaine de personnages, était précédée d'une ouverture garnie de cordes perpendiculaires, qui dissimulaient celles qui faisaient manœuvrer les membres des pantins, qu'un fil de fer retenait aux coulisses ou au mur du fond de la scène. C'est derrière ce décor du fond que se tenaient les membres de la famille Lécaillon, faisant manœuvrer tous les personnages en leur prêtant un pathétique approprié à chaque sujet et aux scènes les plus émouvantes ou gaies, quand elles n'étaient pas bizarres et parfois burlesques, comme dans la tentation de Saint-Antoine.

Le prix des places était accessible aux boursés les moins garnies : généralement un sou pour les enfants, deux sous pour les grandes personnes. Il est vrai qu'en ce temps là une femme, bêchant douze heures par jour, ne gagnait que dix sous ; les manouvriers, le double : les maçons, menuisiers, les ouvriers du bâtiment en un mot, qui rapportaient 12 à 15 francs par semaine étaient les heureux de l'époque et les habitués (on dit aujourd'hui les abonnés) des représenta-

tions du soir de la Passion ou de la Résurrection.

Dans les gros villages, comme Elincourt, la troupe du père Lécaillon faisait souvent un séjour de deux semaines, ce qui fait croire que les recettes étaient bonnes. Certains enfants, des plus futés, ne manquaient pas une soirée, parce qu'ils servaient de comparses, de figurants ou d'aides ; de sorte qu'au terme des représentations, ils possédaient à peu près tout le répertoire Lécaillon.

A la campagne, où les méthodes d'enseignement les plus irrationnelles étaient employées alors par des maîtres qui maniaient les verges mieux que l'instruction et l'éducation, les écoliers trouvaient dans les représentations théâtrales, si médiocres qu'elles fussent, un puissant moyen de développement intellectuel et moral même : les leçons de choses, dont on parle tant de nos jours, ont peut-être là leur origine et Mme Pape-Carpentier l'a pu avouer quelque part. Aussi les premiers élèves de l'école savaient par cœur presque toutes les scènes qu'ils avaient vu jouer par la famille Lécaillon. Non seulement leur mémoire s'exerçait utilement ; mais ils confiaient à des livrets, écrits par les plus experts, le dialogue complet des pièces. Il se formait ainsi une troupe de comédiens locaux qui jouait avec entrain les jours des fêtes et les dimanches devant une assemblée d'enfants et de grandes personnes critiquant ou encourageant les jeunes acteurs qui rivalisaient de zèle et d'émulation à l'avantage de tous.

A l'époque dont nous nous occupons, les communications des villages aux villes de la région, Compiègne, Noyon, Montdidier, Roye étaient généralement des plus difficiles en hiver surtout. En dehors des routes royales, et avant la loi de 1836, les chemins vicinaux étaient mal entretenus et les rapports entre les villages voisins étaient presque nuls. La

plupart des jeunes gens des communes limitrophes ne se rencontraient en nombre qu'aux fêtes patronales et aux réunions tumultueuses de la choule ou du carnaval. Dans cette triple occasion, il arrivait fréquemment des rivalités, des bousculades, des batailles sanglantes. Toute la jeunesse, les hommes même d'un village reconduisaient à coups de pierre leurs voisins avec un acharnement qui n'avait rien d'édifiant mais que les mœurs rurales de 1830 toléraient encore.

Seules les représentations des Mystères, organisées à Elincourt par les grands écoliers avaient le don de réunir, après le départ des Lécaillon, non seulement les gens de tout âge et de toute condition du même village, mais d'attirer encore des communes environnantes l'élite des jeunes gens. Tous, devant les scènes évangéliques surtout, trouvaient le calme du cœur, des pensées généreuses, des inspirations élevées, religieuses et morales qui imprimaient dans leurs âmes juvéniles des sentiments que la lecture des romans de nos jours et les journaux à un sou, illustrés ou non, ne remplacent à aucun point de vue.

Il y a loin des représentations de Mystères dans nos campagnes de 1830 à 1870, à celle que Compiègne vit tant de fois au Moyen-Age. M. Sorel, dans son intéressant travail sur ce sujet, nous dit que le Mystère des Actes des Apôtres ne durait pas moins de quarante jours et comptait près de 500 personnages ! Dans le Mystère de la Passion et de la Résurrection, le rôle de Jésus-Christ n'avait pas moins de 3.400 vers : ce double drame durait cinq jours avec 150 tableaux et autant de personnages. La Municipalité de Compiègne payait les frais de ces représentations, qui coûtaient parfois 4 à 5.000 livres.

Mais de même qu'aujourd'hui sur nos théâtres de province différentes troupes lyriques et dramatiques viennent jouer les divers

genres tragiques, comiques ou autres, de même la famille Lécaillon qui exploita la région de Compiègne de 1840 à 1860 n'était pas la seule qui existât dans nos parages. A Laberlière, petite commune du canton de Lassigny, sur la route de Beauvais à Noyon et de Compiègne à Roye, existait de 1850 à 1870, un émule de Lécaillon, un copiste, un élève peut-être. Il était connu à Ressons et dans la région sous le nom significatif de Simon-la-Passion, à cause de la principale pièce de son répertoire. Je n'ai jamais assisté à ses représentations, mais nombre de personnes des cantons nord de l'arrondissement de Compiègne m'ont raconté l'empressement des enfants aux représentations que donnait Simon-la-Passion dans le canton de Ressons de 1850 à 1870. Un nouveau membre de notre Société, qui a vu à l'œuvre ce nouveau Simon-le-Magicien (pour les enfants) pourrait compléter l'étude que j'ai commencée devant vous et qu'il achèvera, j'espère, comme don de joyeux avènements parmi nous, et pour être agréable à son premier maître.
